

Vie privée d'Alice Liddell

Stephanie Bolster

Number 12, Spring 2007

Lire Leopardi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bolster, S. (2007). Vie privée d'Alice Liddell. *Contre-jour*, (12), 9–23.

Vie privée d'Alice Liddell

Stephanie Bolster

traduit de l'anglais par Daniel Canty
avec des illustrations d'Estela López Solís

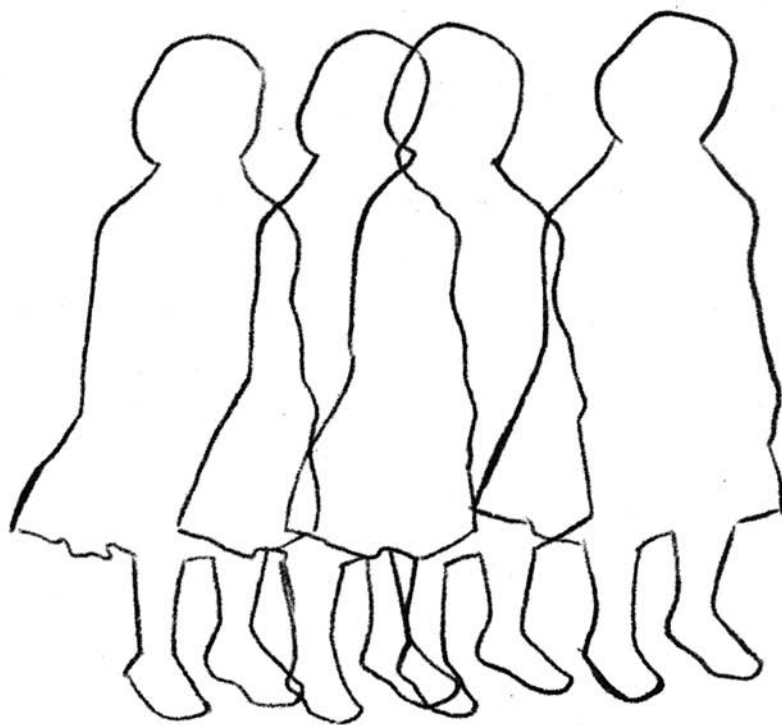
Alice Pleasance Liddell Hargreaves (1852-1934) était la fille du révérend Henry George Liddell, co-auteur du célèbre *Greek Lexicon* et doyen du collège de Christ Church, à Oxford, où Charles Lutwidge Dodgson (1832-1898 ; aussi connu sous le nom de Lewis Carroll) était professeur de Mathématiques. Réputé pour ses affinités avec les enfants, Dodgson devient l'ami d'Alice et de ses sœurs Lorina et Edith dans le jardin du doyen le 25 avril 1856. Les années suivantes, il passe de plus en plus de temps à photographier Alice et ses sœurs et à leur raconter des histoires. C'est en descendant le cours de la Tamise en barque le 4 juillet 1862 qu'il entame le récit qui deviendra *Alice au pays des merveilles*. On disait d'Alice adulte qu'elle semblait toujours triste.

S. B.

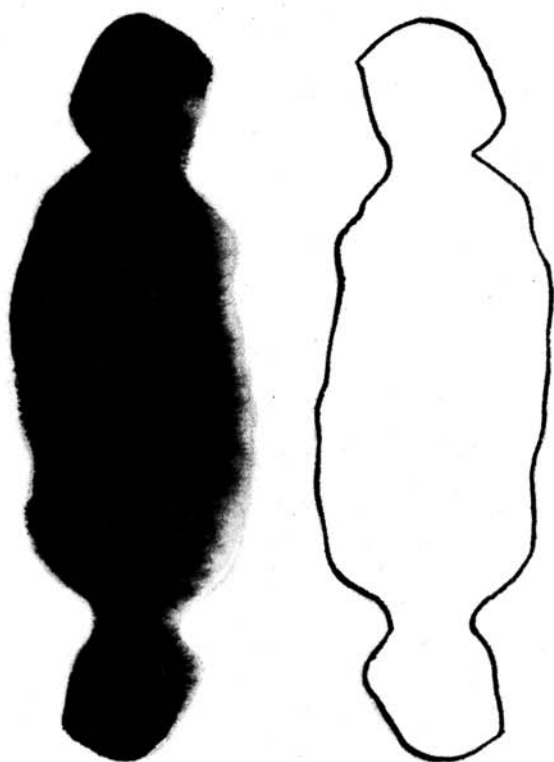
OÙ ALICE S'ÉPREND DU BENJAMIN DE LA REINE VICTORIA, 1873

Quelque part sous ses vastes jupes, Victoria
pose le pied. Ta mère fait pareil.
Et vous, Enfants de Victoria, vous drapez
les pieds sculptés des meubles pour vous dérober
aux embarras du corps. Le sang du Prince Léopold
coulait contre toute règle. Sa mère
louangeait son beau raisin sec.

Tu étais trop commune pour son hémophilie.
Ton ossature tissée serrée, si petite —
tu étais celle qui fait rager les grosses.
Ta tête devrait tomber. N'être que les mains
qui tendent une tasse de thé, n'être que taille.
Ne les accuse pas tous de jouer les valets ou ils porteront
le pied au pic, troueront la terre, t'y précipiteront.



Alice en personne disparue



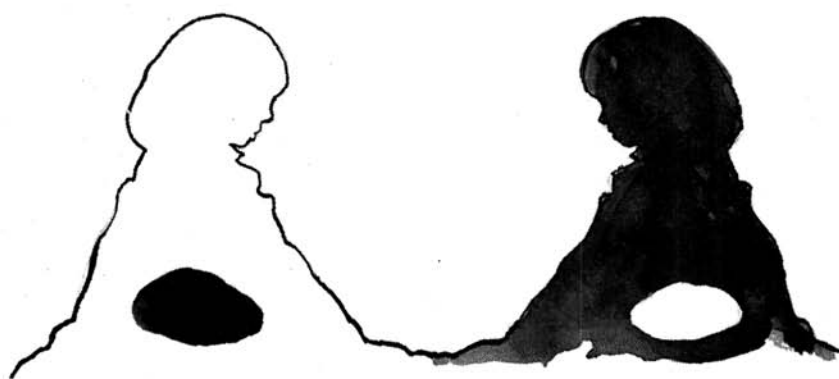
Le regard du ver à soie

APRÈS LES NOCES, 1880

Tu mesures la distance du sommeil de ton mari et regardes ses yeux tressaillir sous leurs paupières lorsqu'il joue au criquet sur la pelouse fraîchement coupée d'un grand terrain. Tu aimerais lui parler de celle que tu étais, comment d'autres jugèrent le prince que tu aimais trop pur pour qu'il se mêle à ton sang. Tu souhaitais tant qu'il s'enferme dans le silence de son chagrin, qu'il ne devienne que deux mains récoltant sur ta brosse tes cheveux perdus, fabriquant une breloque à ta mémoire, comme Dodgson dû encadrer cette mèche que tu lui avais envoyée alors que tu n'étais encore qu'une enfant. Pour ton mariage à l'Abbaye de Westminster, site des noces et des funérailles de la royauté, le prince t'a envoyé une aquarelle de Christ Church. De la part du prince : meilleurs vœux, et une broche de perles en fer à cheval.

Tu ne peux rien prononcer au creux de l'oreille de Reginald. Ton cœur bat. Ce fut ton choix. Ta mère approuvait alors que tu prononçais tes vœux et, sous la pluie des confettis, distribuait des sourires. Quelque part, le gâteau s'assèche et durcit sous les roses rouges du glaçage.

Dans ce lit, tu ne peux reposer. Mieux vaut suivre ses matchs et l'applaudir, mieux vaut espérer porter un enfant afin que ton amour ait un but à atteindre. Tu ne peux même pas demander qui t'a écrit ce rôle, qui a mis la pierre dans ta coupe de vin de noces. Tu l'as levée, tu l'as vidée.



Entrailles

UN AUTRE FILS, 1887

Trop tard, il est là, tu ne peux
pas le reprendre en toi, dois continuer
avec cette brèche là où ton centre

devrait se trouver, trou noir, tunnel
où te lover. Tu as vomi
tes entrailles dans un bol.

Ce que tu as donné, ces
années : trois fils barattés
comme du beurre dans tes tripes, d'abord

Alan, puis Leopold Reginald aux
prénoms si lourds que tu l'appelles Rex.
Le dernier sera Caryl, un nom

ordinaire, diras-tu, aucun rapport
avec cet homme qui t'a peut-être aimée
plus que tout autre. Maintenant,

il ne t'aimerait pas — cheveux un lit
stérile pour la sueur, rouge éclaboussé, puanteur
tenace des naissances. Il se serait,

il s'est, détourné. Quelque part à l'intérieur
cette fille attend encore. Tu soupèses dans ta paume
ta chair déformée par l'arrivée de ton dernier-né.

DEUX MORTS EN JANVIER, 1898

Ces fleurs envoyées aux funérailles de Dodgson
ont pris ta place dans l'assemblée. À côté de sa pierre,
une masse parfumée de lis, la délicatesse
du brouillard blanc, ton nom encore enfantin
sur le carton vierge. Tu as épargné ton vrai visage
aux affligés : affalé, buriné de rides.

Aux obsèques de Père, tu portais le noir de circonstance,
laissais des larmes sereines couler sur tes joues, laissais
le bras marital de Reginald se nouer au tien.
Les condoléances s'embrouillent dans l'o d'une incrédulité
vide, *mes sympathies — deux fois plutôt*
qu'une. Tu hoches la tête aux moments attendus.

Des mois durant tes deuils se frôlent,
drapés et sans visage, pareils aux hommes qui les ont creusés.
Sur un mur du Rectorat une moisissure
suinte ; les domestiques la couvrent d'un fauteuil
et t'en épargnent la vue. On dirait le profil d'un homme.

Un matin, seule dans l'étude inutile
de ton mari, tu trouves dans un nuage d'encre le mot *père*.
Tes oreilles sifflent, les étoiles t'aspirent

vers la noirceur. Ton corps orphelin est de nouveau bercé
par une barque sur une rivière un après-midi doré,
lointain, mais il ne reste personne pour raconter, et personne pour ramer.



À travers le terrier



Coincée

FERME LES YEUX ET PENSE À L'ANGLETERRE

Suivais-tu ce conseil
quand ton mari s'éreintait pour ses fils ?
Ou seulement quand tes deux aînés périrent

dans la Grande Guerre, et qu'enfin
tu compris à quoi peuvent servir les nuits
liquides. Ta patrie n'est pas une mère.

Le pays de tes enfants existait dans les livres,
petit lot d'herbes emmêlées

cultivé par Dodgson des années avant —
ta main ondule dans l'eau verdâtre et tiède,
ses mots sont des libellules à tes oreilles.

Ses mots sont des enfants vivants
contre toute attente. Tes fils

reposent défaits sous une terre de pierres,
d'os et de boue. L'Angleterre récupère,
le Pays des Merveilles prospère. Alice continue

à tricher : elle ferme les yeux,
va sous terre, revient.



Du coin de l'œil

OU ALICE REÇOIT UN DOCTORAT HONORIFIQUE DE L'UNIVERSITÉ COLUMBIA, 1932

Le Waldorf-Astoria n'a pas la discrétion et la splendeur familière de la vieille abbaye de York. Entre ces tours, tu ne mesures plus que quelques pouces, la taille de ta cheville en Angleterre. « Femme célèbre transformée en sauterelle. » Ton fils géant ne rit pas de tes railleries mais clarifie l'épellation de son nom — pas Carroll — auprès des journalistes. Les flashes te figent. Mais ce visage ancien entre les colonnes louangeuses ne peut pas être le tien. C'est sur la tête d'Alice, une petite fille, qu'ils veulent poser un mortier.

Pourtant, tu es ici : couronnée, pompon se balançant devant ton œil. La foule qui se lève devient un champ de lis tigrés qui rend ridicule tes pétales blancs. *Tu es vieille*, entonnent-ils. Une fois de plus il a réussi, t'a réservé une place à une table de thé trop grande et vide pour te recevoir. Tu es à un bout de la table. Elle est assise à l'autre bout — incertaine comme l'Atlantique traversé avec ton mal de mer — une enfant, en Angleterre. *Allô, petite*, cries-tu. Elle regarde ailleurs, vers lui, avec ses gants blancs, derrière son trépied. Elle est belle — tu n'as jamais su. Tu avais oublié ses yeux ouverts, te souvenais seulement de l'Alice renfermée des livres.

Quelque part, on applaudit. Un professeur se lève pour se lancer dans l'analyse de l'allégorie des livres d'Alice. Pauvre petite Alice, sa chaise vide. Caryl te passe son mouchoir. Tu es sa mère. Il te croit enfin heureuse.



Décharnée (2)

DÉCÈS, 1934

Triste, comme tu es devenue
petite, tenace et grise.

Qu'était cette souris
qui a fui sous la porte ?

Partout, on tentera
de l'encager, de lui rompre

les vertèbres au métal,
de lui tordre les boyaux au poison —

en vain. Les journaux diront
Alice au Pays des Merveilles

n'est plus,
comme si tu étais

cette Alice éteinte.

(Poèmes extraits du recueil *Pierre blanche*, à paraître en 2007 aux Éditions
du Noroît)